

B10-B30 : conglomérat phylogénétique ou produit d'une hybridation ?

Patrick Mouguiama-Daouda et Lolke J. Van der Veen

1. Introduction

Il y a près de soixante-dix ans, Raponda Walker (1998 : 17; 1937) faisait cette proposition : « [...] Le groupe dit « omyènè » ou « Ngw'omyènè » (Mpongwè et dialectes divers : galoa, orungu, nkomi, adyumba, et énénga) auquel il faut adjoindre les idiomes "apindji, ishogo, simba et okandè" assez ressemblants ». Le prêtre gabonais est souvent revenu sur cette parenté, tout en étant conscient qu'il s'agissait de deux sous-groupes bien caractérisés à l'intérieur d'une unité plus grande. Son intuition était si juste que ces sous-groupes comprenaient toutes les langues que les études ultérieures allaient identifier.

Les affinités entre les groupes « Myènè » et « Okani », respectivement B10 et B30¹ chez Guthrie (1967-1971), ont été confirmées par des travaux basés sur des méthodes scientifiques modernes (Bastin *et al.* 1983, 1999), (Nurse & Philippson 2003). Tous les auteurs contemporains qui se sont intéressés à cette question ont proposé des classifications qui soutiennent implicitement ou explicitement l'hypothèse de l'origine commune pour expliquer ces ressemblances; même s'ils sont de plus en plus nombreux à ne pas exclure l'effet des contacts de langues.

À partir de l'étude de certains traits phonologiques et morphologiques, Nurse & Philippson (2003) ont proposé plusieurs regroupements au sein du bantou, dont deux nous intéressent car ils intègrent les groupes B10 et B30. Ils distinguent d'abord un ensemble relativement vaste constitué de langues de zones A, B et C, du H40, K40, L10, L30, L40 de même qu'une partie du D20 et du M60. Il pourrait comprendre également le D10-30 et d'autres langues des zones H et K. L'assimilation nasale et le suffixe -i de l'antérieur affirmatif ou du passé proche sont les innovations partagées par les langues de ce groupe. C'est le bantou occidental (« Western Bantu »). Le second ensemble défini par ces auteurs est le bantou de la forêt (« Forest Bantu »). Ce dernier est constitué de langues attestant l'innovation *g > k, moins systématiquement *k > Ø, la perte des préfixes dépendants au profit de l'extension du préfixe nominal, et l'utilisation des prépositions à la place des locatifs. Il comprend les langues de zones A, B et C, une bonne partie des langues de la zone H, et les langues du D10-20-30. Le bantou de la forêt est inclus dans le bantou occidental.

En fait dans ce travail, l'unité B10-B30 est confirmée à partir des travaux antérieurs, notamment ceux de Van der Veen (1991). Ce dernier avait déjà mis en évidence des affinités lexicales particulièrement frappantes entre le B10 et le B30. L'existence de ce lien a par la suite été corroborée par Bastin *et al.* (1999). Ces similarités soulèvent la question de l'origine et de l'histoire de ces deux groupes.

1. Nous utilisons ce terme proposé par Van der Veen (1991), et qui signifie « Allons-y » dans les différentes langues du B30 (et d'ailleurs aussi en mpongwè B11). Cela permet d'éviter de choisir un ethnonyme particulier – groupe « Tsogo » ou groupe « Okande » par exemple –, que les autres membres du groupe n'acceptent pas toujours.

Comment interpréter ces traits partagés : s'agit-il d'innovations communes, de traits diffusés, ou des deux ? Les ressemblances observées s'expliquent-elles par une parenté (ancienne) des deux groupes ou sont-elles le produit d'une co-évolution entre parlers proches, mais pas directement apparentés ? Nous tâcherons d'apporter des éléments de réponse à cette question difficile dans la présente étude en nous appuyant sur des données collectées et analysées lors des vingt dernières années, tout en restant conscients de la complexité de la tâche ainsi que des écueils habituels rencontrés par ceux qui cherchent à reconstruire l'histoire de groupes linguistiques. D'après la tradition orale des locuteurs des groupes en question, la communauté B10 et celle du B30 auraient une origine commune située au nord-est du territoire du Gabon actuel (la région de l'Ogooué-Ivindo) et auraient connu une cohabitation prolongée après une longue séparation. Dans ces récits on fait également allusion à un mouvement vers la côte, suivi d'un repli des communautés B30 vers l'intérieur du pays entraînant une dislocation du groupe.

Notre étude reposera donc la question du lien entre le B10 et le B30 en présentant les faits de langues qui permettent de choisir entre une hypothèse ou une autre. Nous examinerons le lexique de base (au sens relatif du terme) de même que certains traits phonologiques et morphologiques (§ 2), les noms des animaux (§ 3), en essayant chaque fois de distinguer ce qui relève de l'héritage commun de ce qui relève de l'emprunt. À la suite de cette présentation nous comparerons nos résultats avec ceux venant de disciplines connexes telles que l'archéologie, l'histoire et la génétique des populations (§ 4).

2. État actuel des recherches sur les groupes B10 et B30

2.1 B10 : aperçu des parlers et de leurs caractéristiques principales

Nous assumerons ici que le groupe myènè se compose de parlers suivants : le mpongwe (Mp; B11a), le rungu (Ru; B11b), le galwa (Ga; B11c), le dyumba (Dy; B11d), le nkomi (Nk; B11e) et le nenga (Ne; B11f). Ces parlers occupent globalement une zone géographique qui s'étend de l'Estuaire jusqu'à la région de Lambaréné. On trouve aussi des locuteurs B10, en l'occurrence les Nkomi et les Rungu, dans une partie du centre et du sud du littoral et dans la région du delta de l'Ogooué. Les Galwa, Dyumba et Nenga peuplent la région des Lacs et de Lambaréné. Les parlers B10 sont assez proches les uns des autres pour que l'on puisse parler de variantes dialectales d'une même langue. Sur le plan diachronique, ceci suppose une diversification relativement récente (voir plus bas).

Les parlers B10 sont bien connus pour leurs alternances consonantiques. Ces dernières, qui font intervenir des consonnes d'une série forte et des consonnes d'une série faible, sont attestées entre autres en rapport avec l'appariement 11/10b (cf. Mouguiama-Daouda 1990, Grégoire et Rekanga 1994). Cet appariement constitue une innovation par rapport au proto-bantou. Les consonnes fortes apparaissent derrière *i* – le PN de classe 10b (– *i*). Ce phénomène est généralement expliqué par la présence d'une nasale (préfixale) qui se serait amuïe

dans un second temps pour des raisons de symétrie (Blanchon 1991). Il est certain que le trait [-continu] de cette nasale rend compte de l'apparition des segments forts (généralement [-continu] aussi), même si quelques-unes des alternances (plutôt marginales) attestées dans les parlers actuels (*i.e.* $z \sim s$ et $v \sim f$ ²) échappent à cette logique. Le PN de classe 11b se différencie ainsi du PN de classe 10a qui se caractérise par la forme $iN-$ (N = nasale homorganique). Ce dernier est d'ailleurs également toujours suivi d'un réflexe consonantique fort. La classe 10b en tant que monoclasse, comporte essentiellement des noms déverbatifs d'action. Exemple : $i-b\text{ɔ}\eta ga$ « action de prendre » de $g\text{o}-b\text{ɔ}\eta ga$ « prendre »³. Il est à noter que l'appariement 11/10, présent dans d'autres langues bantoues et reconstruit pour le PB, n'est plus attesté en B10 (v. § 33, « Morphologie nominale »). On relève en synchronie plusieurs cas de réfection analogique en 11/10b, tantôt sur la base du thème du pluriel, du réflexe fort, tantôt sur la base du thème du singulier, généralement en fonction de la fréquence d'utilisation des formes. Exemples : $\text{o}-rwe/i-twe$ « cheveu » devient $\text{o}-twe/i-twe$, $\text{o}-wandza/i-bandza$ « côte » est devenu $\text{o}-bandza/i-bandza$ (généralisations du segment fort); $\text{o}-vera/i-f\epsilon ra$ « ongle » devient $\text{o}-vera/i-vera$ (généralisation du segment faible). La généralisation des réflexes faibles semble gagner du terrain (cf. la situation en Ts, Vi et Vo, ci-après).

Mouguiama-Daouda (1990) a montré que les PN de forme V_m- ont différentes origines en B10. L'origine de cette forme particulière en classes 1, 3, 4 et 6 serait à mettre en rapport avec le lieu de la consonne en position initiale du thème. Les consonnes non continues de lieu [LABIAL] auraient assuré le maintien de la nasale labiale du PN. Devant consonnes de lieu différent, la nasale préfixale se serait amuïe. (Pour les autres origines de les PN de forme V_m- , voir Mouguiama-Daouda (1990 : 126-130). Elle s'expliquerait dans tous les cas par une interaction entre PN et l'initiale de thème.) Un simple examen des lexiques des parlers B10 permet de constater que le(s) processus qui a (ont) occasionné ce type de forme n'est (sont) plus productif(s) à l'heure actuelle. Il s'agit pour les comparatistes de (précieux) reliquats d'un passé révolu. Les alternances observées en rapport avec ce phénomène sont en plus en train de s'estomper : on relève plusieurs cas de réfections notamment en 5/6, et dans une moindre mesure en 11/6, généralement sur la base du thème du pluriel et particulier pour les noms dont le pluriel se trouve privilégié par l'usage, généralisant ainsi le segment fort qui normalement ne devrait apparaître qu'après préfixe à nasale (par exemple, le PN de classe 6). Exemples : $im-b\epsilon n\epsilon/am-b\epsilon n\epsilon$ 5/6 « sein » en Ga (face à $i-w\epsilon n\epsilon/am-b\epsilon n\epsilon$ en Mp), $om-pa\beta a/am-pa\beta a$ 11/6 « aile » en Ga (face à $i-\beta a\beta a/am-pa\beta a$ 5/6 en Mp). Il est à noter que ces exemples doivent correspondre à des réfections récentes. Le Ga est de manière générale le parler B10 le plus conservateur. Les

2.. Se pourrait-il que les segments forts s et f soient d'anciennes affriquées ? Ou ont-ils été acquis par diffusion ?

3. Aurions-nous ici une explication pour les infinitifs du B30 qui se trouvent en classe 5 ? Le Hi atteste des infinitifs ayant un préfixe de classe 3 ($mo-$), mais aussi des noms déverbatifs d'action en classe 5 ($i-\square$). Rappelons également que Vo n'a pas de marque préfixale pour les formes infinitives.

exemples ont en effet été recueillis auprès de jeunes locuteurs. Ils reflètent la recherche d'une plus grande transparence liée à une mauvaise maîtrise de la langue.

En B10, on note une homophonie importante au niveau des PN qui s'étend également au moins en partie aux préfixes d'accord. Cette homophonie constitue bien entendu une source potentielle de confusion au sein du système. Les classes 1, 3, 11 et 14 par exemple, ont toutes les trois pour PN la forme *o-* (avec pour certaines classes des variantes en fonction du contexte).

Les recherches ont mis en évidence que les parlers B10 attestent un augment à valeur de défini (Grégoire 2003; Grégoire & Janssens 1999). Cet augment, fossilisé dans la majeure partie des cas, paraît également jouer un rôle important dans ce qui reste des systèmes tonals (Philippson & Puech n.d.). Ces systèmes sont en train de subir de profonds remaniements. On observe à l'heure actuelle des systèmes très simplifiés où l'opposition « défini » vs « indéfini » s'exprime sur les nominaux par le biais d'oppositions tonales. Trois catégories tonales apparaissent à l'indéfini : HH (< *HH, *HB), BH (< *BH) et BB (< *BB).

Nous disposons à présent de plusieurs études de qualité portant sur un ou plusieurs des parlers de ce groupe, ou sur des points précis les concernant. Il y a également des lexiques constitués par les chercheurs de Tervuren, Lyon et de Libreville. Les grammaires mises au point par des missionnaires (Gautier 1912; Teissières 1957) gardent tout leur intérêt. Une thèse de doctorat est actuellement en préparation sur le rungu au MRAC de Tervuren et à l'ULB.

2.2 B30 : aperçu des parlers et de leurs caractéristiques principales

Les recherches menées depuis les 20 dernières années ont montré que le groupe B30 comprend le tsogo (Ts; B31), le kande (Ka; B32), le viya (Vi; B301), le himba(ka) (Hi; B302), le bongwe (Bo; B303), le pinzi (pinzi) (Pi; B304) et le vove (Vo; B305). Le bongwe, parler pygmée très proche de Ts de tous les points de vue, ne sera pas pris en compte dans la présente étude. Nous le considérons comme une simple variante dialectale de Ts. Phonologiquement, il se distingue de Ts par le maintien de la latérale et par la perte de la fricative vélaire (voisée).

La connaissance du B30 s'appuie principalement sur la thèse et plusieurs publications de Lolke Van der Veen (*i.a.* Van der Veen 1991, 1999 et 2003) pour l'ensemble du groupe, ainsi que sur la thèse de Jean-Paul Rekanga (Rekanga 2001) pour le parler Hi. La thèse de Rekanga corrobore très nettement l'appartenance du Hi au groupe B30. Ka et le Bo sont les parlers les moins documentés du groupe jusqu'à ce jour. Une collecte sur le terrain est planifiée pour Ka au cours de l'année académique 2004-2005. Ce travail devra se faire dans les plus brefs délais dans la mesure où ce parler est menacé de disparition, tout comme le parler Vi (Van der Veen 1999, 2002).

Une étude dialectométrique (Van der Veen 1991) a montré que Pi/Ka/Hi -présentant entre 80 et 85 % de similarités- sont à considérer comme des dialectes d'une même langue. De manière générale, le B30 comporte deux sous-groupes, dont Pi/Ka/Hi en constitue un. Est à noter à ce propos, la position flottante de Ts

au sein du groupe : ce dernier se regroupe tantôt avec Pi/Ka/Hi, tantôt avec Vo et Vi, en fonction du choix de la méthode de regroupement.

L'unité du groupe B30 repose entre autres sur un ensemble d'innovations lexicales dont voici quelques-uns des exemples les plus solides : °-bumba BB 5/6 « foie »⁴, °-bun i BB 5/6 « ventre », °-t o ŋ gu BH 3/4 « nombril » (? , aussi dans certains parlers B20), °-s a ŷ o BB 3/4 « fer », °-e k o 11/10 BB « écorce », °-(n) z i ma HH 9/10 « dix », °-t s u ma HH 9/10 « couteau », °-(m) b o ma BH 9/10 « poitrine », °-g u n z - H « frapper », °-b e n d - H « dire », °-i t s - H « donner ». Pour une liste plus développée, voir Van der Veen (2003 : 375-376).

L'un des traits caractéristiques du B30 est l'absence du phonème /r/. Il est certes attesté en Vi, mais sa présence très marginale dans ce parler s'explique sans doute par la forte pression que Vi subit de la part de l'eshira (B41). Le phonème /f/, attesté en Pi/Ka/Hi et Vi, porte également un caractère très marginal, en particulier en Pi/Ka/Hi (seulement deux occurrences dans un lexique de 160 entrées !) et ne peut remonter en aucun cas à l'ancêtre du groupe. On peut supposer que l'intégration de ce segment ne s'est faite qu'assez récemment sous la pression des parlers non B30 environnants ayant la règle de spirantisation.

Contrairement à ce que l'on observe en B10, il n'y a plus de NC_{nv} en B30⁵, tous parlers confondus. Tous les NC_{nv} y sont passés à C_{nv} (où C = consonne de la série forte et nv = non voisé). On peut considérer que cette évolution relève d'un phénomène aréal bien présent dans le sud du Gabon.

Pour ce qui est de l'harmonie vocalique, différents systèmes co-existent au sein du groupe, le plus contraignant étant le système rencontré en Vi (semblable à celui de Vo, mais étant donné l'évolution du système vocalique de Vo, ce système est de plus en plus difficile à reconnaître). Dans cette langue, on ne trouve au sein des thèmes nominaux que des voyelles du second degré après les voyelles d'aperture extrême (fermée et ouverte). Les parlers B30 ont en commun, comme bien d'autres langues bantoues, l'incompatibilité des degrés 2 et 3 au sein des thèmes. Pour ce qui concerne l'harmonie vocalique au sein des bases verbales, voir plus bas. (§ 3.2)

Les systèmes tonals rencontrés en B30 diffèrent considérablement de ceux du B10. En Ts et Vi, se produit une propagation à droite des tons sous-jacents hauts suivant des règles bien précises, probablement sous la pression des langues du groupe B40, géographiquement proches, pour lesquelles on observe des « cas tonals » résultant de la propagation de tons hauts à partir de l'augment (cf. Blanchon 1998). On relève des systèmes tonals plus conservateurs dans des parlers comme Vo (Van der Veen 1991) et Hi (Rekanga 2001). Dans ce dernier, on observe certains changements tonals dus à l'augment.

Du point de vue de l'évolution des segments du proto-bantou, Ts et Pi/Hi ont connu l'évolution *n > Ø devant la voyelle antérieure fermée. La nasale s'est

4. Les formes précédées d'un « ° » sont données en transcription phonétique. Celles précédées d'un astérisque (reconstructions) respectent le type de notation retenu pour BLR (III).

5. On observe toutefois en Ka des séquences N syllabique=C_{nv} (où « = » signifie frontière entre PN et thème).

maintenue dans les autres parlars. Ce processus ne semble pas se restreindre à ces parlars B30, mais n'est pas attesté en B10 à notre connaissance. Il s'agit probablement d'une évolution aréale, cette particularité phonologique étant en contradiction avec celles qui justifient le regroupement Pi/Ka/Hi. Dans tous les parlars du groupe, le *d s'est maintenu devant la voyelle antérieure fermée, à l'exception, bien entendu, des quelques cas (anciens) où cette consonne est passée à une nasale du même lieu.

Comme déjà signalé plus haut, un augment (segmental et/ou tonal) est attesté en Hi et très probablement aussi en Pi/Ka. Ce pré-préfixe véhicule une valeur de défini. On ne relève par contre aucune trace d'augment en Ts, Vo et Vi.

En B30, la forme des PN est généralement CV- (ou V-) devant thème à initiale consonantique, et CS (ou S-) devant thème à initiale vocalique. L'absence de PN de classe 14 en Pi/Ka/Hi est à noter. Cette classe a probablement disparu sous la pression du B10. Rekanga (2001) cite un seul exemple pour Hi (*i.e.* le nom pour « chat » : b_o-k_oγ_o, pluriel en classe 4 m_i-k_oγ_o), que la plupart des locuteurs (re)classent en 3a/4 (o-/mi-). Voir la discussion concernant l'origine de l'appariement 3a/4 en Pi/Ka/Hi, ci-après.

Pour une présentation détaillée du groupe, voir Van der Veen (2003). Pour une découverte d'un des lexiques, se reporter au dictionnaire geviya-français (Van der Veen 2002).

3. B10-B30 : examen du lexique de base et de certains traits grammaticaux

3.1 Lexique

Plusieurs éléments du lexique de base B10-B30 peuvent prétendre au statut d'innovations lexicales communes. Nous présenterons ici la liste des items que nous jugeons les plus solides : °-pomb_o HB (11/10, 11/10a ou 3/4) « nez⁶ », °-pa H 7/8 « os », °-beni HB 9/10 « rivière » (dérivé de *-b_in- H « se courber » ??), °-t_em_o HH (11/6, 11/10a ou 3/4) « rivière », °-(t) saki dya HBB? (11/10a-b ou 3/4) « bois à brûler », °-tete HH 7/8 « arbre », °-(y)abi BH 11/10(a) « feuille », °-tamba (ka) H-- 3/4 « racine » (probablement un dérivé de *-tamb- H « se répandre »), °-aŋga HB (19/13 ou 7/8) « sel », °-toŋga (11/10a ou 3/4) « champignon », °-yoβod- H « laver », °-yod- B « tuer », °-tseβ- B « jouer », °-but- « vouloir », °-teβ- B « montrer ». Moins certains : °-p/βemb_e HB 5/6 « rosée » (dérivé de *-pemb- H « briller » ?; distr. NW, SW et SE), °-βel- B « voler » (aussi en B42 avec extension -əm-, par diffusion à partir du B30 ?).

Faisons remarquer que plusieurs de ces termes ont un rapport direct avec le milieu environnant et plus particulièrement à l'univers de la flore : « rivière », « rosée », puis « bois à brûler » (ou « bois sec »), « arbre », « feuille », « racine », « champignon ». Deux termes se rapportent au corps humain : « nez » et « os ». Il pourrait, bien entendu, s'agir du résultat d'une convergence ancienne, mais il

6. Ce lexème est toutefois attesté en lingala (C36d) avec le sens de « museau (de chien) ». Il s'y trouve en 9/10.

resterait alors à déterminer qui a emprunté à qui et pour quelle(s) raison(s). Il faudrait alors supposer la rencontre entre une communauté implantée en forêt depuis un certain temps et une autre venant rejoindre cette communauté à partir d'un milieu différent. Quelle que soit l'hypothèse envisagée, il faudrait dans tous les cas s'interroger sur les motivations qui sous-tendent ces innovations. Le proto-bantou possédait bien des termes avec ces signifiés. Le changement de milieu écologique demeure l'une des hypothèses à retenir. La forme du mot pour « arbre » est peut-être intéressante de ce point de vue : il s'agit de la reduplication de la forme reconstruite pour le proto-bantou, en classes 7/8 qui, en B30 du moins, permettent d'obtenir un augmentatif. Son sens originel était-il « (très) grand arbre » ? On peut dans ce cas penser à un changement de milieu (entrée en forêt). Ou le sens le plus ancien de *-t í fut-il « bâton » et dans ce cas la forme obtenue signifierait « grand bâton ».

Signalons enfin une innovation sémantique possible pour « personne », « être humain » : le thème °-oma HB 1/2 (de *-joma HB 7/8 « chose ») dans les deux groupes. Le B10-B30 ne serait cependant pas le seul détenteur de cette innovation (Yvonne Bastin, comm. pers.) : elle serait également attestée en benga (A34) (géographiquement proche du B10, mais existence du mot non confirmée par les données collectées par l'équipe de Lyon), en puku (A32), en bafia (A50), en kwakum (A91) et en kako (A93). Soit il s'agit d'une innovation ancienne (au sein d'une partie du bantou du nord-ouest), soit il s'agit d'évolutions indépendantes. Précisons toutefois que si le pluriel de ce nom est parfaitement régulier en B30 (a-oma > oma), il est irrégulier (phénomène de supplétion) en B10 (a-naga) pour une raison qui reste à élucider.

Dès leur première classification lexicostatistique basée sur 214 relevés, Bastin *et al.* (1983) ont mis en évidence l'unité génétique B10-B30. Cet embranchement a été confirmé par un travail plus récent et mieux élaboré, en ce qui concerne le traitement statistique et la taxinomie qui en découle (Bastin *et al.* 1999). Cette unité, qui émerge relativement tôt, est par ailleurs présentée comme l'une des relations les plus stables, quel que soit le type d'arbre choisi (voisin le plus proche, voisin le plus éloigné, moyenne des branches). Le B10-B30 rejoint le B20 de même que les langues de zone A, dans une des quatre divisions primaires du bantou; les trois autres étant le mbam-bubi, le centre-ouest et le bantou de l'est.

Comme entre le nœud « Myènè » et le nœud « Okani », il y a 40 % de vocabulaire commun, on peut considérer que la divergence s'est produite il y a 3 000 ans, à condition de reconnaître une certaine pertinence à la glottochronologie. Pour les auteurs, cette discipline annexe de la lexicostatistique ne saurait fournir que des ordres de grandeur, à manier avec la plus grande prudence.

Les taux de ressemblance les plus élevés sont calculés entre Pi/Ka/Hi, puisqu'ils sont proches de 70 %; la dislocation se serait produite il y a environ 1 500 ans. Ces langues rejoignent le Ts dans un nœud montrant un taux de similarité de 60 %. Ces quatre langues rejoignent Vo dans un nœud qui révèle 50 % de similarité, ce qui suggère une dislocation il y a environ 2 500 ans.

Au contraire, dans le B10, la première divergence qui isole Mp se serait produite il y a moins de mille ans; entre cette langue et les autres du même groupe, on a

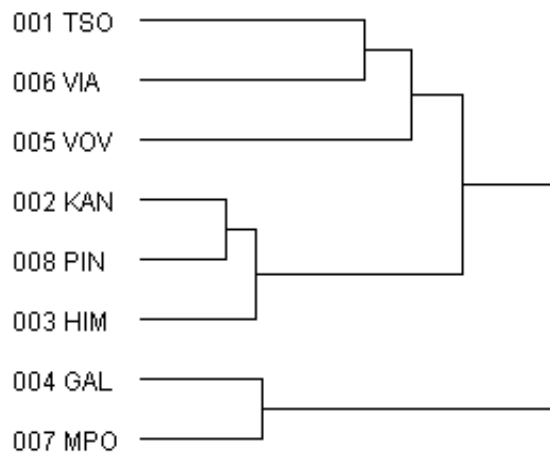
environ 85 % de similarité; l'éclatement du groupe « Myènè » aurait donc commencé il y a 750 ans. Entre deux variétés de Ga, on a 90 % de similarité, ce qui impliquerait une séparation de 500 ans.

D'après Van der Veen (1991), les parlers Pi/Ka/Hi forment à l'intérieur du B30 le sous-groupe septentrional, alors que les autres parlers forment un ensemble plus hétérogène (appelé « B30-sud »). Nous avons également procédé à une étude lexicostatistique de l'unité B10-B30 en utilisant le programme « Lexistat » de Thilo Schadeberg et en nous appuyant sur les données ALGAB (listes de 159 mots collectées par différents chercheurs du laboratoire « Dynamique du Langage ») complétées par des données publiées dans la thèse de Jean-Paul Rekanga pour le parler Hi. Les résultats confirment les études précédentes, mais donnent de manière générale des pourcentages plus élevés suggérant *a priori* une profondeur historique légèrement inférieure (mais notre appréciation de la vitesse d'évolution du lexique est très imparfaite). Les parlers Pi/Ka/Hi apparaissent comme très proches (80-87 %). Le nœud qui gouverne Mp et Ga se situe aux alentours de 80 %. La position de Ts est flottante, comme dans Van der Veen (1991). Pour comparaison, nous présenterons ici le tableau des regroupements ainsi que l'arbre obtenu grâce à la méthode de la moyenne des branches (BA). Ce dernier reflète le plus fidèlement notre compréhension actuelle des données.

NN	BA	FN
866 (2,8)	866 (2,8)	866 (2,8)
848 (2,3)	819 (2,3)	807 (4,7)
807 (4,7)	807 (4,7)	790 (2,3)
663 (1,2)	648 (1,6)	648 (1,6)
648 (1,6)	576 (1,5)	532 (1,5)
619 (1,5)	494 (1,2)	408 (1,2)
453 (1,4)	350 (1,4)	221 (1,4)

Étude lexicostatistique des parlers B30 et B10 (Mp et Ga). Tableau des regroupements.

(NN = voisin le plus proche, BA = moyenne des branches, FN = voisin le plus éloigné.)



Représentation arborescente des parlers tsogo (001), viya (006), vove (005), kande (002), pinzi (008), himba (003), galoa (004) et mpongwe (005). [Méthode de la moyenne des branches (BA).]

Nous sommes tout à fait conscients des failles et défauts de cette « bonne vieille » méthode : elle masque la complexité des rapports par une simplification à l'extrême, et ne fait pas apparaître des signaux contradictoires au sein des données. Il y a donc une part d'aléatoire. Toutefois, elle fournit une première base de travail qui reflète en grande partie l'intuition des chercheurs.

L'application de méthodes de calcul phylogénétiques de plus en plus sophistiquées en linguistique comparative et en dialectologie, et plus spécifiquement la méthode « Neighbor-Net » développée par Bryant et Moulton (2002, 2004), ouvre des perspectives nouvelles et particulièrement intéressantes. La méthode « Neighbor-Net » permet de faire apparaître des signaux contradictoires entre les données lexicales (ou autres) analysées et par conséquent de mieux rendre la complexité des rapports entre langues. Cette méthode a été spécialement conçue pour représenter des évolutions non arborescentes comme les emprunts.

Une étude préliminaire effectuée par Russell Gray et Claire Holden (comm. pers.) et portant sur la liste courte de Swadesh (100 items lexicaux) d'un ensemble (réduit) de langues bantoues, suggère que les langues B10-B30 (représentées dans cette étude par Ts et Mp) ont connu, après leur séparation de la souche du proto-bantou, une période relativement longue d'échanges privilégiés ou sont issues d'un continuum dialectal. Dans les deux cas, il s'agirait d'une très lente diversification pendant la période initiale. Cette observation semble d'ailleurs concerner la phase initiale de la quasi-totalité des grands groupes de langues

bantoues pris en compte dans cette étude. Dans le graphique obtenu, on distingue très nettement les grands ensembles « habituels » (ouest, sud-est, centre, est et sud-est) mais qui se séparent d'une souche où la variation dialectale est déjà fortement présente (apparaissant dans ce nouveau type de représentation arborescente comme des liens transversaux entre branches (« boxes »). Il n'est pas inintéressant de signaler que d'après cette étude, le bantou de l'ouest se regroupe à ce niveau de profondeur avec le bantou du sud-ouest : les deux sont issus d'un même embranchement. Ce résultat tendrait à confirmer l'expansion nord-sud dans la partie occidentale de l'Afrique centrale. Il est d'ailleurs à noter à ce sujet que le schéma suggère que le B10 aurait également connu au départ une période d'interaction avec la branche dont sont issues entre autres les langues de la zone R. Il est possible que l'augment et certains effets de la loi de Meinhof expliquent au moins en partie cette convergence. (Cf. les exemples cités par Grégoire et Rekanga (1994 : 75). Ils rapprochent plusieurs langues de la zone R du B10.) Les deux groupes sont d'ailleurs issus d'un ensemble plus vaste qui a connu une expansion nord-sud à partir du foyer proto-bantou. Des échanges entre les deux ne seraient *a priori* pas surprenants.

À un palier de profondeur importante (proche de la base de l'arbre), l'ensemble B10-B30 rejoint les langues de la zone A retenues dans cette étude. Déjà suggéré dans la conclusion de Van der Veen (1991) et corroboré par Bastin *et al.* (1999). D'après cette étude lexicostatistique, rappelons-le, les langues de la zone A constituent avec celles des groupes B10 et B30 le bantou du nord-ouest. Nous retrouvons ce groupe dans la représentation arborescente de Gray et Holden. Le kota (B25) constitue une branche. Les langues bakoko (A43), fang (A75), puku (A32) et duala (A24) sont les ramifications d'une autre branche, puis l'ensemble mpongwè-tsogo (B11-B31) en constitue une troisième. Les trois se séparent (à peu près au même endroit dans la représentation) d'une souche se caractérisant par une lente diversification (environ un cinquième de la longueur totale des branches) et de nombreux indices d'échanges. Le B30 serait légèrement plus proche des langues de la zone A que le B10.

Cette étude préliminaire a de toute évidence besoin d'être consolidée par la prise en compte de davantage de données lexicales (ou autres) et la prudence demeure de rigueur. Il se peut que le nombre limité d'items lexicaux biaise de manière plus ou moins importante l'analyse. L'utilisation d'une liste plus longue (160 à 200 mots) permettra sans doute de mesurer l'impact du nombre de lexèmes sur les résultats. Il est par exemple assez surprenant que la représentation arborescente obtenue jusqu'à présent ne fasse pas apparaître d'interconnexions entre le B10 et B30 à un niveau de profondeur moins important. Les deux demeurent proches dans l'arbre, mais l'on n'observe plus de liens à des niveaux de moindre profondeur. Ce résultat peut également s'expliquer par le choix des langues. Tous les groupes de langues ne sont pas représentés, et ceux qui s'y trouvent ne sont généralement représentés que par une seule langue. Si, pour les groupes qui nous intéressent ici, des parlers tels que Ka, Hi et Pi avaient été pris en compte, ces liens transversaux seraient probablement apparus.

Nous soumettrons très prochainement nos données lexicales du Gabon aux deux chercheurs susmentionnés pour tester l'utilité de ce type d'approche pour le domaine bantou.

En conclusion de cette partie, nous pouvons dire que l'ensemble B10-B30 possède un fond lexical commun et ce qui plus est, un nombre assez important de synapomorphies lexicales. Ces dernières devront bien évidemment être systématiquement vérifiées au fur et à mesure que les recherches sur le lexique bantou avanceront. Mais il paraît difficile d'expliquer tous ces éléments par de simples emprunts. Même si l'hypothèse d'une (très forte) convergence ancienne lors de la période initiale (du bantou du nord-ouest) précédant la dislocation de l'ensemble B10-B30 ne peut être totalement écartée, une parenté ancienne semble être l'hypothèse la plus vraisemblable vu le nombre et la nature des données présentées ici. Certains des lexèmes proposés ici peuvent bien entendu avoir été acquis par diffusion. Seul un examen plus approfondi pourra peut-être le démontrer.

3.2 Phonologie

Certaines extensions de la loi de Meinhof sont bien répandues en B10 (cf. Mouguiama-Daouda 1990). Des occlusives voisées se sont transformées, sans doute à date ancienne, en nasales. Ce changement semble être l'issue de processus différents : influence d'un préfixe nasal ou comportant une nasale doublée de la présence d'une nasale en C₂, influence d'une nasale ayant disparu au cours de l'évolution de la langue, harmonie nasale au sein du thème, etc. Ces processus, non sans importance pour la reconstruction du PB mais n'étant plus productifs à l'heure actuelle, ont laissé un nombre considérable de traces dans le lexique des parlars B10, en particulier dans ce que l'on peut considérer être le lexique de base. On relève également des cas plus difficiles à expliquer, tous concernant la position de C₂ (cf. Grégoire & Rekanga 1994). Exemples (relevant de différents cas de figure que l'on peut ramener en majeure partie à des instances de la loi de Meinhof) : -n_ome 1/2 « époux », -n_eme 3/4 « langue », -mamba 3/4 « var. de serpent », -meŋga 9/10a « var. de pigeon », -kunu 9/10a « tortue », -pene 9/10a « vipère », -nonda 9/10a « fruit », -tono 9/10a « poitrine », -dzina 9/10a « gorille », -ɲando 9/10a « crocodile », -dzana 9 « faim », -namba 10b « cuisson », go-noma « mordre », go-nya « manger », go-tonya « cracher », go-dyona « tuer » (correspondant à -dyoa en Ts où *d – ou la (proto-)latérale – est passée à Ø; il doit s'agir d'un radical ancien !). Nous pouvons y ajouter la forme de l'applicatif : -in- (~ -en-). On note que c'est surtout l'occlusive dentale qui a subi cette évolution. Les exemples pour les autres lieux sont bien moins nombreux. (Pour plus de détails, se reporter aux deux publications indiquées ici.)???

On observe quelques traces seulement de cette évolution en B30, ne présentant aucun caractère systématique, et presque exclusivement attestées en Pi/Ka/Hi (y compris la forme de l'applicatif -en- et la forme du PN de classe 11 n_o-). Pour ce dernier groupe, s'agit-il d'une rétention (ou caractéristique ancienne) ou d'éléments lexicaux acquis par diffusion à partir du B10 ? La réponse à cette

question n'est pas simple, mais le caractère moins systématique au sein du lexique de base en B30, fait pencher la balance plutôt en faveur de la seconde option. En Ts, Vo et Vi les quelques éléments qui attestent cette évolution ancienne apparaissent comme des « intrus ».

Enfin, un autre trait mérite d'être mentionné ici, concernant le comportant de certaines extensions et de la finale du verbe. En Pi/Ka/Hi on n'observe pas d'assimilation de la finale *-a* du verbe (comme en B10 !) ni des extensions *-aγ-* et *-an-* après un radical comportant une voyelle de troisième degré. Ces formes deviennent respectivement *-ɔ*, *-ɔγ-* et *-ɔn-* en Ts, Vi et Vo après une voyelle postérieure de troisième degré. Il reste cependant à déterminer dans quelle mesure ce genre de caractéristique est à attribuer à un phénomène de diffusion aréale ou constitue un critère valable pour élaborer une classification interne des langues bantoues.

3.3 Morphologie nominale

Nous passerons ici en revue les appariements 11/10a (= 11/10b en B10), 3a/4, 5/6 et 9a/10a en Pi/Ka/Hi ainsi que la forme spécifique de certains PN en Pi/Ka/Hi, puisque ces points présentent un intérêt particulier pour l'étude des rapports entre le B10 et le B30.

3.3.1 Origine de l'appariement 11/10a en B30

Cet appariement est bien attesté dans les langues du B30 (sauf en Vo, voir ci-après), aussi devant thèmes à initiale vocalique. On relève quelques cas de variations inter-locuteurs intéressantes dans au moins deux parlers B30 (Ts et Vi) entre 11/10a et 11/10, pour des noms que l'on peut considérer sans trop de problème comme faisant partie du lexique fondamental (« plume », « cheveu »). Exemple (Ts) : *o-sɔɣe / tɔɣe* *o-sɔɣe / di-sɔɣe* « cheveu ». Vi atteste également un nom d'arbre qui présente cette variation : *o-sɔdi / tɔdi* (11/10) ~ *o-sɔdi / i-sɔdi* (11/10a) « Manil, Osol (*Symphonia globulifera*) ». On trouve en outre en Vi, encore trois autres noms qui ne sont utilisés qu'en 11/10 (*o-ndeyo / ndeyo* « amitié », *o-sende / tsende* « épine » et *o-senzu / tsenzu* « bois sec »). L'appariement 11/10 est systématiquement jugé plus archaïque par les locuteurs de Ts et Vi. Le remplacement de l'appariement 11/10 par 11/10a apparaît donc comme pratiquement achevé dans ces parlers. Les quelques cas de 11/10 sont des traces d'un stade antérieur de ces parlers. L'absence de 11/10a en Vo est également intéressante. Ce parler, qui d'après l'ensemble des données a été moins en contact avec le B10 et qui d'ailleurs se caractérise par un éloignement géographique important, n'atteste que les appariements 11/10 et 11/6.

Pour ce qui est de 11/10a en B30, on observe une situation moins transparente qu'en B10. Le fonctionnement de 11/10b en B10 apparaît comme globalement régulier. Le B10, comme on le sait, atteste des alternances consonantiques régulières : réflexes faibles après le PN de classe 11 et réflexes forts après le PN de classe 10b (qui aurait eu la forme *i diN-* (Mouguiama-Daouda 1990) ou

î-N-1î- (Grégoire & Rekanga 1994) et qui semble avoir été formé sur la base du PN de classe 10a). La situation en B30 est différente : cet appariement ne fait pas apparaître d'alternances (alors que l'on en observe dans d'autres contextes), un examen superficiel ne permet pas de déterminer des règles conditionnant l'apparition des réflexes. Une étude plus poussée du lexique de Vi fait toutefois apparaître des tendances bien prononcées. En étudiant les noms en 11/10(a) pour lesquels on pourrait *a priori* observer des alternances faible~fort ($\beta \sim p$, $l \sim d$, $s \sim t s$, $\gamma \sim k$), on constate qu'après le PN de classe 11 (singulier de 10(a)) les consonnes faibles sont bien mieux représentées que les consonnes fortes. Donnons quelques chiffres : de la paire $s \sim t s$, s est le mieux représenté (90 % des cas; pour un total de 31 noms), de la paire $\gamma \sim k$ (après avoir éliminé le plus possible les cas où k alterne avec g), c'est γ qui est le mieux représenté (76 %; pour un total de 42 noms)⁷, et de la paire $\beta \sim p$, c'est le β qui obtient le meilleur score (92 %; pour un total de 26 noms). Ces (très) fortes tendances correspondent exactement à ce que l'on peut attendre pour des noms en classe 11. C'est bien l'évolution normale, en position intervocalique. Elle est d'ailleurs corroborée par des dérivations du type *kema* HB « singe » \square *o-γema* « groupe de singes », *kuda* HB « noisette » \square *o-γuda* \square « noisetier » et *penda* HH « fruit de l'arachide » \square *o-βenda* « arachide » (exemples pris de Vi). Il reste alors à expliquer les quelques cas où l'on rencontre des consonnes de la série forte. Les types d'explications proposés par Blanchon (1991) devraient suffire pour éliminer la majeure partie de ces exceptions : passage par une classe à préfixe nasal, dérivations dénominatives, iconicité, expressivité. Les exceptions qui resteraient inexplicables devraient relever de l'emprunt. Cependant, il n'est pas toujours facile de savoir quel facteur invoquer. Exemple : le réflexe fort pour « nez » en Ts (*o-pombo/di-pombo* 11/10a) peut s'expliquer soit par un passage de ce mot par une classe à préfixe nasale (cf. Vo : 11/10) suivi d'une réfection (*a priori* surprenante) sur la base du thème du pluriel, soit par l'influence du B10 (*om-pombo/im-pombo* 3/4) ce qui expliquerait l'appariement 3a/4 en Pi/Ka/Hi, mais aussi le réflexe fort.

Quelle peut bien être l'origine de l'appariement 11/10a en B30 ? La situation actuelle est assez diversifiée, voire confuse. Résumons-la. Avec cet appariement, y compris tous les autres sauf 11/10, il n'y a pas d'alternances consonantiques en Ts et Vi. Y en a-t-il eu à un stade antérieur ? En règle générale, des consonnes faibles apparaissent après le PN de classe 10a. L'appariement 11/10 existe, sous forme de traces d'un passé révolu. En Pi/Ka/Hi, on ne relève que des 11/10a (*no-/di-* devant thème à initiale consonantique) et donc plus aucune trace d'appariement 11/10. Dans ce sous-groupe du B30, les deux préfixes sont systématiquement suivis d'un réflexe fort, si théoriquement double réflexe peut y avoir, et Pi/Ka/Hi s'oppose donc sur ce point aux autres parlars B30. En voici quelques exemples : *no-dyεta/di-dyεta* « ongle » (cf. B10, *o-wεra*), *no-dyabi/di-dyabi* « feuille » (cf. B10), *no-tseba/di-tseba* « corne » en Pi/Hi (9/10 en Ts/Vo/Vi), *no-tsoge/di-tsoge* « cheveu » (11/10 ou 11/10a en Ts, Vi), *no-tsaa/di-tsaa* « plume » en Hi (11/10 ou 11/10a en Ts, Vi),

7. Ce pourcentage est probablement trop faible. Il se peut que nous ayons pris en compte trop de thèmes commençant par la vélaire k , où k est un réflexe de $*g$.

no-piko/di-piko « foie » en Ka (passage par les classes 9/10, attesté en Ts par exemple avec le sens « rein »). Ajoutons à ce propos que les formes devant thèmes à initiale vocalique en Pi/Ka/Hi sont respectivement non- et di n- (face à w-/(d)y- dans les autres parlers B30) ! (Il pourrait bien s'agir de la nasale que le B10 a perdue ! Le PN de classe 11 aurait subi une réfection analogique sur la base du PN de classe 10a.) Enfin, l'appariement 11/10a n'existe pas en Vo et semble n'avoir jamais existé dans ce parler généralement conservateur.

Dans certains cas 11/10a en B30 (sauf Vo) correspond à 11/10b en B10, dans d'autres cas à 3/4 (avec préfixe Vm- devant thèmes à initiale consonantique non continue labiale). On peut ajouter qu'en Vi on relève plusieurs cas d'hésitations entre 3/4 et 11/10a dans la dénomination des végétaux. D'ailleurs, dans cette langue le nombre de noms de végétaux en 11/10a est considérable.

On peut se demander s'il s'agit d'un continuum avec comme point de départ le B10 ou si le B30 a innové au même moment que le B10, ou enfin si les parlers Ts et Vi se sont ultérieurement débarrassés des alternances fortes/faibles par souci d'une plus grande régularité. À l'heure actuelle, nous ne pouvons pas trancher définitivement, mais les éléments disponibles nous permettent de dégager plusieurs indices pointant dans une direction plutôt qu'une autre.

Bien qu'il faille d'abord étudier l'origine de cet appariement en prenant les groupes de manière séparée pour se forger une idée plus précise de la mise en place de cette innovation, il est probable que la réponse ultime à cette question se trouve dans les parlers B10. L'appariement 11/10b y a complètement remplacé le genre 11/10, vraisemblablement sous la pression du principe de symétrie (V-/V-) (Blanchon 1991). Il y a donc d'anciens appariements 11/10 (et peut-être aussi d'anciens 9/10) qui ont dû être reclassés en 11/10a. Exemples : o-goni/i-koni « bois à brûler » (11/10 anciennement), o-yembo/i-dyembo « chant » (*idem*), o-wela/i-bela « fosse » (*idem*), etc. Ce nouveau trait morphologique a dû connaître un certain succès grâce à son caractère plus symétrique et bénéficier par conséquent d'une expansion au sein du lexique. Dans un second temps, il a également pu se transformer en phénomène aréal et ainsi se répandre aux parlers B30 pour y remplacer progressivement le genre 11/10, à l'exception de Vo. C'est l'absence de ce trait en Vo qui est peut-être le plus significatif quant à l'origine de cette nouveauté morphologique. On peut sans doute y ajouter l'argument de l'absence d'alternances en Ts et Vi.

3.3.2 Origine de l'appariement 3a/4 (o-/mi-) en Pi/Ka/Hi.

Sur un ensemble de 90 noms, 7 items (*i.e.* les mots pour « nez », « jambe », « pied », « lumière solaire », « vent » (Pi seulement), « serpent », et « champignon ») sont concernés par cet appariement quelque peu surprenant. Les 5 premiers éléments peuvent être mis en correspondance directe avec des noms attestés en B10. Ces noms sont en 3/4, leurs thèmes commencent par une consonne labiale et la forme de leur PN est VN- (cf. plus haut).

L'appariement 3a/4 porte un caractère marginal en Pi/Ka/Hi. Dans ces parlers, l'appariement 3/4 « normal » s'avère être le plus fréquent et atteste un fonctionnement bien plus régulier. La correspondance régulière entre Pi/Ka/Hi et

B10 est 3/4 (mo-/mi-) — 3/4 (o-/i-) ! De plus, les préfixes de forme VN- sont bien mieux attestés en B10⁸ qu'en Pi/Ka/Hi. Le mot pour « champignon » (o-tɔŋga/mi-tɔŋga) est également attesté en B10, mais en 3/4 (thème commençant par un réflexe faible, le r en l'occurrence). Dans la mesure où un r en B10 correspond à un t en B30, la correspondance est régulière de ce point de vue, mais l'appariement 3a/4 en Ka/Hi constitue une irrégularité morphologique. Il est à noter que Pi place ce nom en 3/10 (o-/di-) !, probablement sous l'influence de Ts et Vi qui le mettent en 11/10a (o-/(d)i-).

Nous pouvons conclure des quelques éléments qui précèdent que la classe 3a de Pi/Ka/Hi est une innovation acquise par emprunt au B10. Le seul fait surprenant est la forme du PN de classe 4 dans ces parlers soit mi- et non i-. Cette forme « pêche » contre le principe de symétrie. Raison de plus pour considérer l'appariement 3a/4 comme très particulière.

Quant aux lexèmes concernés ici, ils sont soit attestés en B30 de manière générale (« jambe »), soit attestés de manière générale dans l'ensemble B10-B30 (« nez », « pied », « lumière solaire », « champignon »), soit attestés seulement en B10 (« serpent », « vent »). Si la provenance de l'appariement 3a/4 se laisse identifier assez aisément, il est par contre bien plus difficile de déterminer si ces noms proviennent d'un héritage commun B10-B30 ou s'il y a eu emprunt au B10.

3.3.3 Alternances consonantiques en 5/6

Pi/Ka/Hi et le B10 attestent des alternances consonantiques pour *certain*s noms en 5/6. Étant donné l'absence d'alternances consonantiques en 5/6 dans les autres parlers B30 et l'existence bien documentée du phénomène d'alternance consonantique en B10, on peut suspecter une influence du B10 sur une partie du B30. Mais un examen attentif montre qu'il s'agit de deux cas de figure différents, même si l'explication phonétique est la même dans les deux cas. Pour l'ensemble Pi/Ka/Hi, ce phénomène d'alternance est le mieux attesté en Ka. Sa présence sporadique et totalement imprévisible en Pi et Hi ne peut s'expliquer que par une diffusion de quelques instances présentant ce trait à partir de Ka.

Si en B10 le phénomène des alternances en 5/6 s'avère un peu mieux attesté, on observe en Ka(Pi/Hi) une plus grande diversité au niveau des alternances. En Ka sont concernés les lieux [LABIAL] et [DORSAL], alors qu'en B10 seul [LABIAL] est concerné. De plus, la distribution des alternants n'est pas la même : en Ka/(Pi/Hi) les segments forts se trouvent en classe 5, alors qu'en B10 on les trouve en classe 6. Exemple : N_{syll}-gɔŋga/ma-ɣɔŋga « lance » (Ka). Bien entendu, l'explication est simple : la présence d'une consonne de la série forte (sauf pour la latérale !, qui ne subit aucun changement) dépend de la forme et la nature du PN. En Ka, le PN de classe 5 est une nasale syllabique⁹ et celui de classe

8. Il doit s'agir d'une évolution où *VNV- (où la première voyelle est celle de l'augment) > VN- (par un processus de syncope affectant la seconde voyelle). Cf. Mouguiama-Daouda (1990).

9. Le seul cas de VN- (ou de N syllabique) devant base à initiale consonantique en Pi/Ka/Hi.

6 la forme *ma-* (CV-). En B10, c'est tout simplement l'inverse pour ce qui est de la présence immédiate de la nasale. Le PN de classe 5 est *i-* (V-), celui de classe 6 *am-* (VN-). L'apparition des segments forts est liée à la contiguïté de la nasale.

Les alternances observées dans ce contexte en Pi et Hi paraissent bien fragiles. Il se peut qu'à un stade antérieur de ce groupe dialectal, les choses aient été plus régulières. Les données actuelles suggèrent des cas de réfections (soit sur la base du thème du pluriel, soit sur la base du thème du singulier) ayant entraîné la disparition des alternances. On observe également des variations inter-locuteurs, voire intra-locuteur pour chacun des parlers, mais aussi des différences entre les parlers. Exemple : \emptyset -*ngɔŋga*/*ma-ɣɔŋga* ~ \emptyset -*ngɔŋga*/*ma-ngɔŋga* en Pi. Les critères qui sous-tendent ces réfections sont obscurs et l'aléatoire semble régner dans ce domaine. Enfin, les alternances elles-mêmes y présentent des irrégularités : *b* ~ *w* (régulier en B10) ou *b* ~ *β* (non attesté en B10). Les quelques cas pouvant être qualifiés de « réguliers » peuvent être rattachés au B10, où des PN de forme VN- devant thème consonantique sont bien plus répandus.

Nous pouvons conclure de ce qui précède qu'il s'agit d'une évolution en Ka(Pi/Hi) qui est bien attestée dans d'autres langues bantoues et qui est déclenchée par la contiguïté d'une nasale. Elle ne s'explique pas par une influence du B10 sur ces parlers, mais comme un développement indépendant, probablement assez récent et n'ayant qu'une incidence marginale sur les parlers proches de ce sous-groupe. Ce processus affecte en Ka d'ailleurs aussi des lexèmes qui ne peuvent pas être mis en rapport avec les parlers B10.

3.3.4 Appariement 9a/10a en Pi/Ka/Hi

Les PN attestés en 9a et 10a sont respectivement *e(N)-* et *di(N)-* devant thèmes à initiale consonantique dans ces parlers, alors que les autres parlers B30 attestent un 9/10 habituel (bien que les anciens préfixes nasals semblent intégrés aux thèmes). En Hi, d'après Rekanga (2001), ces préfixes n'apparaissent qu'au défini, alors que l'on trouve un 9/10 traditionnel pour l'indéfini. Exemple : *enda**ko*/*dina**dako* « la/les maison(s) » en face de *nda**ko*/*nda**ko* « maison(s) ». Étant donné la proximité de ces variétés de B30, on peut penser qu'il en est de même pour les parlers Ka et Pi. L'origine de ces formes est donc à chercher du côté de l'augment. En B10, on relève pour 9/10a des formes assez semblables : respectivement *Nsyll.-* et *iN-*. Dans la mesure où le PN de classe 9 en B10 est clairement syllabique, tout donne à penser que Pi/Ka/Hi ont conservé un état plus ancien de formes acquises à partir du B10.

3.3.5 Forme des PN devant thèmes à initiale vocalique en Pi/Ka/Hi.

La plupart des PN en Pi/Ka/Hi ont une forme qui se distingue très clairement de ce que l'on trouve dans les autres parlers B30. Cette forme se laisse représenter comme suit : (C)VC(S)- (où S = semi-consonne). Plus précisément, on trouve de manière générale *V_m(S)-* pour le singulier et *C_iVC_i(S)-* pour le pluriel. (Pour 11/10a on relève en outre en Ka dans ce contexte : *non-* pour le singulier et *din-*

pour le pluriel.) Ces formes sont pratiquement identiques à celles que l'on relève en B10 (cf. Mouguiama-Daouda 1990). Elles semblent même aller plus loin que le B10, en particulier les PN des classes 4, 6, 11 et 10(a), par un processus encore difficile à cerner. Exemples : *mam-inye* 6 « urine », *omw-ina/mim-ina* 3/4 « intestin », *non-eta/din-eta* 11/10 « ongle ». Il paraît évident que l'augment, absent des autres langues B30, ait contribué à l'émergence de ces formes si peu typiques de B30. Rekanga (2001) démontre d'ailleurs clairement l'existence d'un augment segmental en Hi. De plus, la majeure partie des mots concernés sont attestés aussi en B10. Les données convergent ici dans le sens d'une influence du B10 sur l'ensemble Pi/Ka/Hi.

3.4 Syntaxe et morphologie verbale

Fait assez surprenant voire déconcertant, la syntaxe et en particulier la morphologie verbale constituent des domaines où l'on trouve fort peu de ressemblances entre les deux groupes. Ces domaines bénéficient-ils d'une plus grande stabilité que le lexique ? Il y a là une controverse entre comparatistes.

Si l'on observe certaines ressemblances au niveau des indices de personne et des formes pronominales, les systèmes de temps et d'aspect présentent des différences substantielles. Le travail de Rekanga (2001) montre que Hi est sur plusieurs points (extensions verbales, marques de temps et/ou d'aspect) très proche de Ts. On observe généralement pour ces deux langues une identité (ou similarité importante) au niveau de ces marqueurs mais avec parfois des différences quant à la fonction exercée par ces formes. Pour autant que les grammaires existantes (malheureusement quelque peu anciennes) permettent de le vérifier, les différences sont considérables.

3.5 Bilan de la comparaison

Les données présentées ci-dessus concernent le lexique de base et certains traits phonologiques et morphologiques. Leur examen nous amène à conclure, bien que prudemment, à une parenté ancienne entre le B10 et le B30 (sur la base des innovations lexicales), mais aussi, avec plus de certitude, à une forte pression du B10 sur le B30, sans doute à un stade ultérieur. Cette influence ressort le plus clairement de l'étude des traits phonologiques et morphologiques, et dans une moindre mesure du rapprochement des lexiques.

Le sous-groupe Pi/Ka/Hi apparaît comme la variété de B30 qui a été le plus marqué par le B10. Ce sous-groupe présente indéniablement les affinités les plus frappantes avec les parlers B10 : la forme des PN devant thèmes à initiale vocalique, certains appariements (3a/4 face à un appariement 3/4 plus régulier, 11/10a sans trace de 11/10, un 9a/10a en *e-/di-*), un augment à valeur de défini ayant une manifestation segmentale pour les classes 1, 9 et 10 (et probablement aussi une réalisation tonale pour les autres classes) (Rekanga 2001), plusieurs mots faisant apparaître des effets de la loi de Meinhof. Toutefois, les caractéristiques étudiées ici ne mettent aucunement en question l'appartenance de

ces parlers au B30. Ce sous-groupe possède les traits identifiés comme définitoires pour le B30, comme le MT du futur $-\eta ga-$ et bien d'autres marqueurs encore (Van der Veen 1991, 2003).

L'influence du B10 est moins marquée en Ts, Vo et Vi. Le parler Vo apparaît en définitive comme le moins affecté des sept parlers du groupe. Pris globalement, l'influence du B10 s'estompe au fur et à mesure que l'éloignement géographique s'accroît. Ts occupe une fois de plus une position centrale, intermédiaire.

Même si les réfections attestées dans chacun des deux groupes, compliquent quelque peu le tableau, les données examinées ici suggèrent très fortement que les deux groupes ont connu dans le passé une période de contact d'une durée probablement assez importante au cours de laquelle plusieurs traits, phonologiques et morphologiques en particulier, se sont diffusés, principalement du B10 vers le B30. Ces traits ne peuvent être attribués à un éventuel ancêtre commun aux deux groupes. La période de contact doit par conséquent se situer entre le moment de la séparation initiale et le présent.

Nous verrons ci-après que l'étude des lexiques spécialisés de la faune met en évidence une diffusion de traits lexicaux en sens opposé. Mais l'étude du lexique fondamental révèle aussi quelques cas de diffusion du B30 au B10. Le B10 a intégré au moins certains éléments du lexique de base du B30. Le mot pour « fumée » par exemple est irrégulier en B10 ($o-tutu/i-tutu$ 3/4) dans la mesure où l'on devrait avoir en initiale de thème une consonne de la série faible. Il est par contre parfaitement régulier en B30. Nous pouvons imaginer un même scénario pour des mots tels que « boyau » : les formes $o-sege/i-sege$ (3/4) sont irrégulières en B10, mais tout à fait régulières en Vi (pour le B30).

Bien entendu, un examen plus poussé permettrait de mettre en évidence des cas de diffusions à une échelle beaucoup plus petite, entre parlers individuels, au sein de chaque groupe, mais aussi entre parlers appartenant à des groupes différents.

Nous ne devons à aucun moment perdre de vue la complexité des données. Elles comportent parfois des signaux contradictoires. Une partie de ces signaux s'expliquent par les phénomènes de réfection et de reclassement. D'autres auraient besoin d'être examinés de plus près. Mais de cette véritable mosaïque se dégagent quelques grandes lignes que nous ne pouvons pas ignorer.

4. Les noms des animaux¹⁰

L'étude des noms des animaux est intéressante car elle permet de mettre en évidence les phénomènes de contact et éventuellement de préciser l'émergence des embranchements intermédiaires. Les deux classes zoologiques retenues sont celles des mammifères et des poissons. Nous disposons de données homogènes aussi bien du point de vue linguistique que de l'identification biologique. Nous utilisons le concept de « racine » ou « reconstruction virtuelle » pour mieux sérier les processus phonologiques et distinguer les paliers chronologiques. Les séries comparatives sont constituées de racines virtuelles que l'on obtient en simulant l'histoire des noms des animaux par rapport aux règles d'évolution établies, pour chacune des langues, en comparant le lexique de base au proto-bantou; elles sont précédées d'un petit cercle (°). La comparaison des racines virtuelles attestées dans plusieurs langues permet d'évaluer la vraisemblance d'une reconstruction et sa profondeur temporelle. Lorsqu'elles sont complètement différentes, il s'agit d'emprunts récents en cours de diffusion; lorsqu'elles sont identiques, il s'agit de termes anciens qui pourraient remonter au proto-bantou; et c'est ici que nous utilisons l'astérisque (*). Entre ces deux cas extrêmes, il y a des situations qui permettent de reconstruire des mots à des paliers chronologiques intermédiaires (proto-groupe, proto-zone, proto-bantou ouest, etc.). On peut avoir une présentation détaillée de cette procédure dans Mougouma-Daouda (1995, sous presse).

4.1 Mammifères

Nous avons étudié les noms de mammifères dans les langues du Gabon pour voir si le B10-B30 se particularisait. Sur plus de cent racines reconstruites pour une soixantaine d'espèces, deux seulement sont propres au B10-B30. Il y a la racine virtuelle °-kambɪ, dont le référent est le « Guib harnaché » (*Tragelophus scriptus*); les autres langues du Gabon attestent des racines voisines, mais comme les différences s'expliquent par des processus réguliers, on peut considérer que ce sont des séries différentes; il s'agit de °-kabe en B40 et de °-kayɪ en B60. La deuxième racine partagée par le B10 et le B30 est *-jɛmbɛ, dont le référent est le « daman » (*Dendrohyrax dorsalis*); on trouve certes des cognats de cette série en B40, mais il semble qu'ils proviennent du B30.

10. Les noms des poissons proviennent, pour le B30, de toutes les langues sauf le Hi; pour le B10, seul l'enenga (Ne) n'a pas fourni de relevés. En ce qui concerne les mammifères, le Hi n'a pas fourni de relevés; en B10, on n'est dans le même cas que pour les poissons. Lorsque nous donnons un exemple sans mentionner le groupe, c'est que la forme est attestée dans plusieurs langues de l'unité. Quand les différences sont importantes au niveau des segments, nous indiquons, pour chacune des langues, la forme précise. En B10, les formes sont souvent identiques; mais il faut savoir que ce que nous notons n t ʃ et n d ʒ sont attestés tels quels dans tout le B10 sauf en Ga; alors que l'approximante nasalisée w 0 n'est attestée qu'en Mp, les autres langues réalisant la nasale m.

Une autre information, importante pour l'histoire et déduite de l'étude des noms des mammifères, concerne la chronologie des changements phonétiques et son importance pour évaluer l'âge de certains items. En effet, certains mots sont irréguliers en B10, si l'on se réfère au proto-bantou; ils peuvent éventuellement avoir le statut de « proto-myènè » ou de « proto-zone B », mais leur profondeur temporelle n'atteint pas le proto-bantou. Il y a, en B10, le terme mbíndè/ímbíndè dont le référent est le « Céphalophe de Peters » (*Cephalophus allypygus*); la cooccurrence vocalique n'est pas régulière; rare en synchronie dans la langue, aucun processus ne permet de la relier à une cooccurrence du proto-bantou. Le mot ηkyé bð / i ηkyé bð « Céphalophe du Gabon » (*Cephalophus leucogaster*) est irrégulier à cause de C₂, puisqu'en position intervocalique b ne peut remonter au proto-bantou, dans ce contexte le *b proto-bantou aboutissant à w. Ce qui vient d'être dit est absolument valable pour b en C₁ et C₂ du mot ìbóbò « Galago élégant », (*Euoticus elegantulus*). Le k de èkándà/kándà « Potto de Bosman », (*Periodicticus potto*) contredit également le principe de répartition des fortes et des faibles. En effet, en B10, un k proto-bantou est nécessairement précédé d'une nasale préfixale, en surface ou sous-jacente. En position intervocalique *k et *g ayant abouti à V. Au nom de ce même principe, le k de òsókè/ìsókè « Moustac » (*Cercopithecus cephus*) n'est pas régulier; en C₁ s pose également problème : si l'on veut faire remonter le mot au proto-bantou, on est obligé d'envisager une réfection analogique et/ou un reclassement. En effet, en position intervocalique, s n'est attesté qu'en classe 10b, où l'on sait qu'une nasale sous-jacente a favorisé le maintien de l'apico-alvéolaire; ce segment fonctionnant comme une forte, alors que z fonctionne comme une faible. Donc, si l'on ne tient pas compte de ce cas, en position intervocalique, *c et *j ont abouti à z. C'est ce processus qui explique l'alternance z/s attestée par des mots de l'appariement 11/10b (par exemple òzákílyà/ìsákílyà « brindille, bois mort »). Mais des reclassements ultérieurs ont perturbé ce schéma initial. Ainsi, on a *cùdì « pet » est devenu òsúlì/ìsúlì en B10. Il est tout à fait possible que l'on ait eu òzúlì/ìsúlì puis òsúlì/ìsúlì par analogie avec la forme du thème du pluriel. (Voir aussi la section 2, ci-dessus.) Ces processus ne sont pas marginaux en B10, ils ont été étudiés par différents auteurs (Blanchon 1991), Grégoire & Rekanga (1994). On a donc pu avoir òzókè/ìsókè, puis òsókè/ìsókè. Quoi qu'il en soit, l'extension du maintien des fortes est un processus qui intervient ultérieurement dans la langue : des mots ayant p, b, k, s en position intervocalique en classe 11 peuvent s'expliquer par ce principe. Le phénomène a pu s'étendre aux classes 3 et 14 qui sont homophones de la classe 11, devant consonne. On peut comprendre pourquoi trouver des fortes à ces classes sans nasale. Dans une dernière phase la distinction forte/faible en fonction de la nasale préfixale s'est ensuite neutralisée dans d'autres classes.

Il y a enfin ndzínà/ìndzínà, le mot pour « Gorille », (*Gorilla gorilla*); la racine virtuelle du B10 est °-jida; alors que dans les autres groupes (B30, B40, B50, B60) on a °-gîdâ. Les cognats attestés en B40, B50, B60 ayant souvent dz en C₁, l'assibilation, régulière dans ces langues devant des voyelles fermées, ne peut s'expliquer que si l'on admet en C₁ g suivi de i; les cognats apparents attestés en B20, B30 confirment qu'à l'origine on avait bien g en C₁ et V₁. Si l'on

considère que °-j i d a du myènè et °-g i d a attesté ailleurs ont la même origine, on est obligé de considérer que l'assibilation a été effective aussi en B10, ce qui est loin d'être le cas. Sur près de 300 étymologies établies par rapport au proto-bantou, un seul mot atteste ce processus; il s'agit de n t f i n à / i n t f i n à « sang » (*-g ì d à). Mais, sachant que le sang est tabou dans les langues bantoues, on a une motivation pour expliquer un éventuel évitement. On peut aussi envisager l'emprunt ou la diffusion lexicale¹¹. Quoi qu'il en soit, le terme est ancien et pourrait dériver de *-g ì d « interdire »; le gorille serait « celui dont on évite de parler »¹² (Bancel 1987; Bastin 1994). L'ancienneté de la racine est confirmée par le fait que l'on la retrouve dans les langues oubanguiennes puisque l'on a reconstruit n g ì l è pour le proto-gbaya (Monino 1995). Que l'on choisisse l'hypothèse de la néologie suite à un processus endogène, dérivation à partir de *-g ì d par exemple, ou l'hypothèse de l'emprunt, n d z i n à / i n d z i n à apparaît à un niveau chronologique inférieur.

Finalement, les noms des mammifères ont une distribution assez générale; deux seulement sont spécifiques au B10-B30. Deux mots irréguliers en B10 pourraient provenir du B30, il s'agit des racines pour le « Moustac » et le « Potto de Bosman ». Plus généralement, les noms des mammifères sont réguliers en B30, puisque l'on a des racines virtuelles reconstruites en respectant les processus d'évolution, relativement au proto-bantou. Ce qui n'est pas toujours le cas, nous venons de le voir, en B10.

4.2 Poissons

La comparaison des noms de poissons confirme, plus que celles des noms des mammifères, les affinités entre le B10 et le B30. Les deux groupes partagent en effet des termes que l'on ne retrouve pas ailleurs.

Comme c'était déjà le cas avec l'étude des noms des mammifères, le B10 atteste plus de termes incompatibles ou de création récente que le B30. Ce groupe est relativement homogène, puisque l'on a près de 80 % de noms de poissons réguliers. On frôle même les 100 % si l'on ne tient pas compte des noms des poissons de mer dans tout le groupe et des noms des poissons d'eau douce en Vi. En effet, c'est le pourcentage de termes irréguliers en Vi qui tire vers le bas le pourcentage de tout le groupe. Mouguiama-Daouda (1995) a montré que cette langue a emprunté de nombreux noms d'espèces dulcicoles à l'eshira (B41). En ce qui concerne les poissons de mer, on verra qu'ils proviennent du B10.

L'examen de la distribution des racines révèle plusieurs cas de figure. Quelques racines ont des cognats attestés dans les différents groupes de la zone B. La différence avec le A75 est très importante, puisqu'il n'y a que cinq racines communes aux deux aires; mais il semble qu'elles n'aient pas la même profondeur

11. Le fait que Guthrie avait déjà relevé la forme n t f i n a / i n t f i n a et qu'aujourd'hui (près de 40 ans après) l'assibilation reste très marginale est un argument pour la diffusion lexicale.

12. Bancel (1987) et Bastin (1994) ont également montré que, dans certaines langues, des thèmes reliés à la racine *-g ì d- désignent également le « lion ».

temporelle. *-bàkà « *Brycinus kingsleyae* » a une distribution importante incluant les groupes A75, B20, B30, B50, (B 60), (B70). Comme la racine émane de reconstructions virtuelles complètement compatibles avec le proto-bantou, elle pourrait être très ancienne. *-pàdà+*-pàdà « *Brycinus longipinnis* » a la même distribution que *-bàkà, mais la reconstruction virtuelle du fang est légèrement différente, °-batε. Les trois autres racines que l'on va maintenant examiner posent problème.

*-kòndó a un cognat apparent en fang-ntumu, mais il n'y a pas de règle expliquant la cooccurrence o-e (+èkòndé). Le terme du fang est un emprunt très ancien puisque *-kòndó, mais aussi *-búndú reconstruit pour la même espèce en B20, ont des correspondants en duala (A24) (dìbúndú, ìkòkòndó). Le ntomba (C35a) et le bolia (C35b) de zone C attestent également le thème +bòndó. *bòngó « *Epiplatys sexfasciatus* » a des cognats apparents en fang (A75); dans cette langue, les règles prévoient un mv en C1 (*mb > mv, *mp > mv), alors qu'ici on a +mbòñ. Comme *-bòngó a des cognats apparents dans d'autres langues de zone A, mais aussi en zone C, on peut considérer qu'il est relativement ancien. Enfin, *-kòkó « *Parauchenoglanis pantherinus* », reconstruit à partir des racines virtuelles du B40, B50, B60 et sa variante *-kòkó suggérée par les reconstructions virtuelles des groupes B20, B30, B50, B60 posent problème; la reconstruction virtuelle du fang (A75) étant clairement différente (°-ngongo, BB). Les cinq termes que nous venons d'étudier suggèrent une distinction entre le fang et les langues de zone B; ici, les B10-B30 vont avec la zone B. Cette distinction est confirmée par l'existence de six racines attestées en zone B et qui n'ont pas de cognats en fang (A75). Ces racines sont présentées dans le tableau qui suit; on peut constater que le B30 a des cognats pour toutes les racines; le B10 a des cognats pour toutes les racines sauf pour « *Protopterus dolloi* ». Les parenthèses indiquent que les processus ne respectent pas complètement les règles de filiation au proto-bantou.

*-àtá	<i>Schilbe grenfelli</i>	B 10, (B20), B30, B40, (B50), (B70)
*-púdà (?)	<i>Mormyrops sp.</i>	(B10), (B30), B40, B50
*-túngú	<i>Labeo sp.</i>	B10, B20, B30, B40, (B50), (B60)
*-éngè	<i>Hepsetus odoë</i>	B10, (B20), B30, B40, B50
*-jòmbó	<i>Protopterus dolloi</i>	B30, (B20), (B50), B60, B70
*-kémbè	<i>Chrysichtys ogoensis</i>	B10, B30, (B40), (B50)

Quelques racines suggèrent à l'intérieur de la zone B, des contacts plus étroits entre le B10-B30 et le B20, voire le B50.

*-kùndú	<i>Alestes macrophthalmus</i>	B10, (B20), B30
*-àngá	<i>Alestes macrophthalmus</i>	B20, B30, B50, (B60)
*-tòmbí	<i>Chanallabus apus</i>	B10, (B30), B50
*-còko	<i>Distichodus fasciolatus</i>	(B20), B30, (B50)
*-bàdì	<i>Brycinus schoutedeni</i>	B20, B30, (B60), (B70)

Deux racines ancrent encore plus le B10-B30 dans le nord, mais ici les relations sont suggérées avec le A75.

*bɔŋɪ (BB ?)	<i>Synodontis polyodon</i>	A75, B20, B30
*kɔŋɔ	<i>Caecomastacembelis sclateri</i>	(A75), B10, (B20), B30

Après avoir examiné les relations à l'intérieur de la zone B et par rapport au fang (A75), approfondissons l'examen des noms des poissons en B10-B30. En B10, dix termes n'obéissent pas aux règles de filiation par rapport au proto-bantou.

ɛ t ɔ r è / t ɔ r è « *Chrysichtys thysi* » a un t en C₁; par rapport au proto-bantou, c'est une contradiction du principe de répartition des fortes et des faibles. Il en va de même pour ì s ɔ γ ò / à s ɔ γ ò « *Distichodus fasciolatus* », ò s ɔ m b ɔ / ì s ɔ m b ɔ « *Tilapia schwebisch* », m ɔ d y é n g è / m i d y é n g è « *Barbus batesii* » m ɔ k ɔ k ɔ / ì m b ɔ k ɔ « *Barbus compinei* » et ì k ɔ k ɔ / à k ɔ k ɔ « *Parauchenoglanis pantherinus*' ; ces deux dernières racines attestant en outre des fortes en C₂. + n d ɔ m è « *Clarias lazera* » atteste la pré-nasale n d en C₁. Or, dans cette langue, la règle de Meinhof est effective (voir section 2); son contexte d'application paraît même plus large. Si l'on considère que + ò n ɔ m è / ì n ɔ m è^{Y13} « homme » remonte à * ò m ɔ + d ɔ m è (> ò m + d ɔ m è > ò m + n ɔ m è > ò n ɔ m è), alors le thème + n d ɔ m è est une contradiction de cette règle. Tous les termes que nous venons d'examiner sont attestés en B30, dont trois exclusivement (+ t ɔ r è, + d y é n g è, + s ɔ m b ɔ).

Trois termes ne respectant pas le principe initial de la répartition fortes/faibles en C₁ ne se retrouvent ni dans le B30 ni dans aucun autre groupe du Gabon. Il s'agit de : ò d ɔ ŋ à / ì d ɔ ŋ à « *Brycinus schoutedeni* », ì k ú w à / à k ú w à « *Tilapia guineensis* », ò s é n d z é l é / ì s é n d z é l é « *Pellonula vorax* ».

Il y a enfin des termes qui sont réguliers et permettent de suggérer des racines communes au B10 et B30.

*-c o m b o	<i>Chrysichtys nigrodigitatus</i>
*-y o c i	<i>Clarias pachynema</i>
*-t í n d í	<i>Hemichromis elongatus</i>
*-y o y o	<i>Raiamas buchholzi</i>
*-g ɔ t è	<i>Xenomystus nigri</i>

Pour les mêmes espèces, d'autres racines suggèrent clairement des liens entre le B20, le B40, le B50, le B60 et le B70. Ainsi ° - p é t é ' *Ctenopoma kingsleyae* » a des cognats dans ces groupes. Certes il y a des cognats apparents dans deux langues B30, Ts et Vi, mais la diffusion à partir du B40 ou du B50 est possible. La racine *-g ɔ d à ' *Clarias pachynema* » a des cognats dans tous ces groupes; elle est par ailleurs très répandue dans des langues de zone A, B, D et H où elle renvoie à différentes espèces de *Clarias*. Ces espèces très caractéristiques sont désignées par une racine propre au B30 et au B10, *-y ɔ c i; on a ici un très bon marqueur entre

13. Le m est réalisé w en Mp entre deux voyelles.

les deux groupes de langues. Cette démarcation est confirmée par °-bá c í « *Heterobranchis longifilis* », attesté dans le premier groupe et ignoré en B10-B30 où ce type de silure est également désigné par *-yɔ c i. D'une manière générale, il est frappant de constater que les langues des groupes B20, B40, B50, B60, B70 distinguent, à l'intérieur des CLARIDES, plus de genres que ne le fait le B10-B30.

Examinons maintenant les noms de poissons de mer qui semblent suggérer des hypothèses différentes, en ce qui concerne le sens de la diffusion des termes entre le B10 et le B30.

*-k à b à « *Caranx hippos* » est suggéré par les données du B 10 et de Vi¹⁴; malgré son apparente régularité, le mot pourrait être d'origine étrangère. Pour une autre espèce commune, « *Ethmalosa fimbriata* », les données du B10 et du B40 (eshira, punu) suggèrent *-b é t é; le cognat de Vi atteste r (mb è r è /mb è r è) que l'on ne peut faire remonter au proto-bantu¹⁵. °-n+yuma « *Dasyatis ukpam* » est la racine virtuelle de Mp, nowa / enowa est attesté en Ka, mais dans cette langue il n'y a pas de w provenant du proto-bantu. En outre, ny de Mp remonte à *ny, *n+i ou à *n+y, alors qu'en Ka n remonte nécessairement à *n en C₂. Si l'on considère que des termes analogues existent en duala (A24) (dù b à, è b ó d ù m è), on pourrait être en présence de dénominations anciennes. *-m ò n ó « *Mugil sp.* » émane des données du B10, Ka, eshira (B43) et punu (B48), mais la différence avec les segments de Vi (°-ɔ n ɔ), celle entre les tons du punu et de Vi (*BH) par rapport à ceux de l'eshira (°BB), suggèrent la diffusion du terme¹⁶. *-c é n á « *Polynemus quadrifilis* » est suggérée par les données du B10 et de Ka; Vi atteste une forme remontant à °-j é n a, proche de celles du B40 °-n z' é n ò / b á n z' é n ò en punu, n z' é n ò / n z' é n ò en eshira (B43), mais dans ces langues la consonne initiale (n z') n'a pas d'origine proto-bantu. °-k o e t e « *Pomadasys jubelini* » est la reconstruction virtuelle du B10; le terme relevé en Vi (k w è r è /k w è r è) est analogue à la racine, mais dans cette langue le r n'a pas d'origine proto-bantu en C₂. *-b a g o « *Pristis microdon* » est suggérée par les données du B10, de Vi et de l'eshira (B40). La reconstruction tonale de Vi (°BB) et celle de l'eshira (B40) (°BH) sont différentes. On a donc un certain nombre d'éléments pour l'hypothèse de la diffusion par emprunts successifs. En Vi, m ò m b à y ò / m ì m b à y ò est un mot dont la configuration rappelle les formes de l'appariement 3/4 du B10.

Finalement le caractère irrégulier des noms des poissons de mer étudiés suggère qu'il s'agit d'une connaissance qui ne remonte pas au proto-bantou. On a vu que les reconstructions virtuelles de chaque groupe sont souvent différentes. Dans quelques langues, Vi notamment, certains segments violent les principes généraux de l'évolution, si l'on a évidemment le proto-bantou comme langue de référence. Le B10 est le groupe où les cognats sont homogènes et réguliers : toutes les langues du B10 attestent les mêmes noms pour les mêmes espèces et les relations avec le proto-bantou obéissent aux processus réguliers. Le B10 atteste de

14. Un item de cette série est relevé en vili (H12).

15. En fang-ntumu (A75) on a la variante °-b é d é, en kota (B25) °-b é d a, en saké °-p é t a, °-p é t é.

16. Un item analogue existe en lumbu (B44) et en fang-atsi.

nombreux autres termes pour les poissons (requin, poisson rouge, tarpon, bossu, bar), sur lesquels nous n'allons pas revenir ici. Dans les autres groupes, les noms des poissons de mer ne sont pas attestés dans toutes les langues; et quand ils sont attestés, ils ne sont pas réguliers. La conclusion qu'il faut tirer est la suivante : les noms de poissons de mer se sont diffusés vers le B30, et plus généralement vers les langues de l'intérieur, à une époque relativement ancienne, l'origine de ces noms pourrait être portugaise.

En effet, pour donner quelques exemples, *-kàbà « *Caranx hippos* » pourrait avoir une relation avec le portugais k a b a l a « maquereau ». L'apocope d'une syllabe dans les mots d'origine étrangère est bien attestée dans les langues bantu, et l'intégration du mot est d'autant plus facile que les segments de cet item (k, a, b, a) sont générés par des règles « non modifiantes »¹⁷. *-mḁnḁ « *Mugil sp.* » pourrait provenir du portugais où m o l o désigne également le mulot (*Mugil sp.*).

La relation de *-b a g o « *Pristis microdon* » avec le portugais t u b a r a o paraît moins évidente de prime abord. Mais, si l'on considère qu'en B10 les consonnes préfixales proto-bantu se sont amuïes (*d o > o par exemple en classe 11), on peut penser que la même règle aurait été appliquée au mot portugais, dont la première syllabe a été interprétée comme un préfixe de classe (t u b a r a o > o b a r a o); la différence entre r du portugais et γ de Mp étant ténue, le passage de t u b a r a o à o m b a γ o est plausible¹⁸.

4.3 Bilan de l'étude des noms des animaux et premières hypothèses sur leur origine

Il faudrait maintenant expliquer pourquoi les noms des mammifères sont moins diversifiés que les noms des poissons, et pourquoi, relativement à ces lexiques, le B30 est plus régulier que le B10.

La différence entre les deux lexiques peut s'expliquer partiellement par la structure intrinsèque des deux classes zoologiques considérées : la faune ichtyologique est plus diversifiée que la faune des mammifères. En Afrique subsaharienne, un fait peut résumer cette situation : alors qu'il y a plusieurs espèces de mammifères ubiquistes, une seule espèce de poisson a cette caractéristique, « *Hepsetus odoë* », du moins en ce qui concerne la faune dulcicole. Quelques noms de mammifères partagés par le B10 et le B30 pourraient faire partie de l'héritage proto-bantou, voire Niger-Congo; la distribution des espèces dénommées intégrant souvent une partie de l'Afrique subsaharienne. Au contraire, les espèces désignées par des termes diversifiés ont souvent une distribution restreinte dans le bassin forestier congolais dont les limites septentrionales ne dépassent pas le sud du Cameroun. On a, à peu de choses près,

17. L'évolution ° b > w s'est produite en Mp après le XVII^e siècle, puisque les liste collectées à cette époque n'attestent pas encore la semi-voyelle w.

18. On relève +m b a f u en vili (H12), dans cette langue la voyelle finale doit remonter nécessairement à *u, l'origine de f s'expliquant par la fricativisation de *k ou *g. Le fang-atsi suggère une cooccurrence *a-a.

la même chose pour les poissons : la seule reconstruction qui peut avoir un statut très ancien, voire proto-bantou, est *-éngè « *Hepsetus odoë* », une des rares espèces ubiquistes et monotypiques, si l'on considère les différents bassins ichthyologiques africains.

Mais toutes ces considérations de naturalistes n'expliquent pas pourquoi le B30 présente un lexique plus régulier que le B10. Il y a peut-être la spécificité de certaines langues qui intervient. Ainsi, le B10 est très utile pour comprendre certains processus d'évolution du proto-bantou. Différents auteurs ont montré que, dans ce groupe, le conditionnement de la répartition des fortes et des faibles est plus clair que dans les autres. Si l'on ajoute le fait que l'assibilation n'y soit pas attestée à un niveau chronologique ancien, on peut donc mieux sérier les processus phonologiques en B10 et donc distinguer ce qui remonte au proto-bantou de ce qui apparaît à un stade ultérieur. Au contraire, dans un groupe comme le B30, il est moins évident de mettre en évidence, par exemple, les processus ayant conduit à la disparition des contextes opposant les fortes et les faibles (voir aussi §3); du coup la restitution des paliers chronologiques est moins évidente. Par ailleurs, alors que le B10 est resté relativement imperméable à la propagation de l'assibilation, le B30, sous la pression du B40, atteste des changements (bien que marginaux) de ce type. La règle de Meinhof est le troisième processus qui permet, en B10, de distinguer nettement ce qui est ancien et probablement proto-bantou, de ce qui est récent; cette règle est très marginale en B30. Donc, si l'on tient compte de ces trois critères, et seulement de ceux-là, le B10 est plus conservateur que le B30 et sa relation au proto-bantou plus nette. Ce qui est irrégulier en B10 fait donc partie d'un stock récent de la langue qui n'est plus soumis aux contraintes phonologiques plus anciens : des processus marginaux ou inexistantes dans la langue se sont diffusés; les contextes d'application de certaines règles se sont étendus, des phonèmes qui s'opposaient dans certains contextes se neutralisent dorénavant dans d'autres, etc. La phonologie de la langue se renouvelle en même temps que son lexique, par des processus internes, mais aussi par l'effet des contacts des langues. Ainsi, si l'on considère que le degré de régularité du lexique est un indice de son ancienneté, alors il est légitime de suggérer que certains noms des espèces étudiées sont plus anciens dans le B30 et se sont diffusés dans le B10.

5. Scénarios historiques

L'étude du lexique et de certains traits grammaticaux suggère une origine commune très ancienne pour le B10 et le B30. Comme les arbres suggèrent que la dislocation a eu lieu il y a au moins 3 000 ans, l'âge de l'unité est forcément plus ancienne; ce serait une des divisions primaires du bantou. La séparation a dû être très progressive (fait suggéré par la nouvelle représentation arborescente obtenue grâce à la méthode Neighbor-Net, *supra*). Le nucleus de cette unité pourrait se situer au-delà de l'extrême nord du Gabon, avec une nette orientation vers l'est. Cette localisation est compatible avec le fait que l'on retrouve certains traits de zone A et de zone B en B10-B30. On sait aussi que certains traits de langues de zone C se retrouvent dans cette unité (cf. Leitch à paraître). Nous avons par

ailleurs commencé, avec Pascale Paulin, une étude du baka de Minvoul dont les premiers résultats trahissent des contacts anciens entre cette langue et le B10-B30. Les arbres suggèrent une profondeur de 2 500 ans pour la dislocation du B30; le principe des moindres mouvements permet de localiser le nucleus de ce groupe aux environs de Lopé; de là on explique facilement comment Vo, peut-être le parler le plus conservateur du B30, et les autres langues méridionales du groupe (Ts et Vi) ont émergé. On explique également, de manière cohérente et économique, comment s'est disloqué le B10. Si la « durée de vie » du B30 se situe entre sa dislocation et celle du B10-B30, alors elle est au moins de 500 ans. Comme entre le nucleus du B10-B30 et celui du B30, il y a environ 500 km, il aura fallu un peu plus de 480 ans pour l'expansion du B30. Ce qui est tout à fait compatible avec la vitesse d'expansion au néolithique (de l'ordre de 1,2 km) calculée par Vansina (1990).

L'analyse de certains autres traits grammaticaux ainsi que des lexiques spécialisés (noms des mammifères et des poissons) a mis en évidence des emprunts dans les deux sens. En tenant compte des éléments que nous venons d'examiner, l'évolution du B10-B30 peut être mieux cernée. Nous avons vu que l'extension du B30 commence avant celle du B10; la région de la Lopé (au centre du Gabon) sera donc atteinte et occupée par le B30 avant le B10. Mais ce dernier groupe s'étend également vers le sud, sous la pression de la dislocation progressive de la zone A. Dès lors, les aires des deux groupes sont contiguës; une situation qui favorise des échanges entre des groupes déjà très proches et une co-évolution. Ces échanges ont dû être réguliers mais plutôt superficiels (c'est du moins ce que suggèrent les données relevant de la morphologie verbale). Comme les locuteurs du B30 connaissent mieux l'environnement, ils transmettent les noms de certains animaux aux locuteurs du B10. C'est un schéma classique de l'emprunt dans un contexte sociolinguistique mettant en jeu des « autochtones » confrontés à l'arrivée d'une nouvelle population; c'est l'emprunt par nécessité. Il reste maintenant à expliquer pourquoi certains traits grammaticaux et certains mots du lexique de base sont passés du B10 au B30. Ce type d'emprunt ne peut donc pas s'expliquer par la nécessité quotidienne; il ne peut s'expliquer non plus par la démographie, puisque les locuteurs des deux groupes sont des agriculteurs. Il reste l'hypothèse du prestige déterminé par une forme d'économie ou une autre technologie, peut-être le fer. En l'occurrence, les dates suggérées par la lexicostatistique s'accorderaient avec ce que l'on sait de la diffusion du fer (Phillipson 1977, 1980) : si le B10-B30 s'est disloquée il y a au moins 3 000 ans, et que la dislocation du B30 remonte au moins à 2 500 ans, la période d'emprunt entre ces deux groupes commence donc il y a environ 2 000 ans. Il est donc tout à fait possible que le B10 ait acquis entre temps la technologie du fer, ou au moins des objets fabriqués dans ce métal. Ce qui a dû leur conférer un certain prestige aux yeux des locuteurs des langues du B30. Les deux dernières phases avant la découverte des peuples du Gabon par Du Chaillu, ont permis l'extension dans langues du B30 « sud » vers la Ngounié et l'Ogooué-Lolo, il y a environ 1 500 à 500 ans, celle du B10 vers le littoral, entre 1 000 et 500 ans. Ici également les distances parcourues pour les périodes considérées sont compatibles avec la vitesse d'expansion du néolithique.

Enfin, les parlers B30 n'ont pas tous été marqués de même manière et avec la même intensité par cette cohabitation avec le B10. Lors de la période de contact, la dislocation du B30 est déjà en cours. Il est probable que les parlers Vi et surtout Vo aient dû se séparer (progressivement ou plus rapidement) de leur base à ce moment. La branche Pi/Ka/Hi est celle qui a dû rester le plus longtemps à proximité et en contact avec le B10. La région actuellement occupée par ces parlers (ou occupée à une date un peu plus ancienne), celle de la Lopé et de Booué en l'occurrence, rend cette hypothèse encore plus plausible. Les parlers Ts, Vo et Vi sont entrés en contact, après leur constitution, avec des locuteurs d'autres groupes linguistiques comme le B40 et le B50. Ces contacts, qui d'ailleurs se poursuivent à l'heure actuelle, ont laissé des traces qui en majeure partie sont facilement détectables (cf. Van der Veen 1991, 2003).

Il va de soi que le scénario historique esquissé ici sur la base des données linguistiques actuellement disponibles, ne peut correspondre qu'à une sorte de « macro-récit » retraçant seulement les grandes lignes d'une histoire dont de nombreux détails nous échappent encore ou nous échapperont peut-être à jamais; les langues évoluant à plusieurs égards de manière aussi imprévisible que ceux et celles qui les parlent. Seules la recherche minutieuse de signaux du passé au sein des langues actuelles et l'interprétation rigoureuse de ces signaux pourront nous amener à construire un récit plus étoffé.

6. Perspectives de recherche : corrélations avec des disciplines connexes

Pouvons-nous en guise de conclusion tenter un rapprochement avec les disciplines connexes pour corroborer nos hypothèses ?

6.1 Ethnohistoire

On sait que les traditions orales des deux groupes insistent sur un séjour des deux ethnies dans le nord-est, aux environs de l'Ivindo (voir aussi §2). C'est au cours de ce séjour que certains rites initiatiques, notamment le bwiti et le nyembè, se seraient diffusés du B30 au B10. De ce point de vue, l'ethnohistoire est en accord avec les données linguistiques. D'autres traits culturels se seraient diffusés dans le même sens; il en est ainsi des masques blancs, représentations anthropomorphiques, peintes en kaolin, attestés au sud et centre du Gabon. Fabriqués en bois, ils sont utilisés lors des danses en période de deuil (Perrois 1997 : 35).

6.2 Archéologie

Considérons à présent l'archéologie du centre du Gabon, les traditions orales du B10 et du B30 insistant, on l'a vu, sur un séjour dans cette zone. Nous examinerons également les données archéologiques du nord-ouest (littoral et intérieur des terres), dont une partie est occupée depuis au moins cinq siècles par une branche du B10 (Mp). Ces deux espaces sont, heureuse coïncidence, les

mieux étudiés par les archéologues. Si l'on met en évidence des séquences d'occupation dont les dates sont compatibles avec celles de la lexicostatistique, alors on a peut-être des traces du B10-B30. Si, par ailleurs, des mouvements ont conduit des locuteurs du B10 de la région de la Lopé vers l'Estuaire du Gabon, il y a au moins cinq siècles, on devrait trouver des ressemblances entre les vestiges de la région du littoral et celles de la région de la Lopé.

Dans la région de Libreville, le néolithique ancien est situé dans la fourchette -3 000 et -500. C'est à cette période qu'apparaissent les premiers villageois qui cohabitent désormais avec les chasseurs-collecteurs, notamment au nord de la Capitale gabonaise (la *Sablière*). Il est peu probable que les locuteurs du B10 soient à l'origine de cette tradition, si l'on s'en tient aux données lexicostatistiques. Dans la région de la Lopé, des sites sont datés -3 600, (*Mont Brazza* et *Okanda*) par Oslisly et Peyrot (1992) et Oslisly et Fontugne (1993). Mais Clist (1995) pense que ces sites se situent à la période de transition entre le néolithique et l'âge du Fer. Ici, on peut tout au plus envisager une corrélation entre l'extension des langues du B30 et la transition entre le néolithique et l'âge du fer.

Le néolithique récent est situé entre -500 et -150, et ici les données sont plus importantes et systématiques. On a, toujours au nord de Libreville, le groupe d'Okala, très bien étudié. Entre le Moyen-Ogooué et l'Ogooué-Ivindo, Oslisly (1992) a identifié le groupe d'*Epona*. Clist (1995 : 144-145)¹⁹ pense, au contraire que l'on doit rattacher cette tradition au groupe *Okala*. Comme pour le néolithique ancien, il est difficile de relier le groupe d'*Okala* aux locuteurs du B10, puisque si l'on considère la lexicostatistique, la dislocation du B10 a commencé il y a un peu moins de 1 000 ans. Si l'on tient compte de la vitesse d'expansion du néolithique, les côtes sont atteintes vers le XIII^e siècle. De même, au centre du Gabon, les dates du début des traditions d'*Epona* (1290 av. J.-C.) et de *Yindo* (830 av. J.-C.)²⁰ ne sont pas compatibles avec l'extension du B30, puisqu'à cette période, le B10-B30 aurait à peine commencé sa dislocation, à 500 km environ de la région de la Lopé.

Trois groupes culturels de l'âge du fer ancien sont bien étudiés : le groupe d'*Okanda*, le groupe d'*Otoumbi*, le groupe d'*Oveng*. Le groupe d'*Okanda* occupe les savanes du centre du pays aux environs de la Lopé, les derniers villages de ce groupe remontent à la fourchette comprise entre 30 et 300 ap. J.-C. Depuis 30 av. J.-C., en effet, le groupe d'*Otoumbi* se développe en aval de l'Ogooué, près du mont éponyme. C'est ici qu'il faut également mentionner l'art rupestre mis en évidence par Oslisly et dont les formes gravées ressemblent aux motifs des poteries du groupe d'*Okanda*. L'utilisation d'une pointe métallique pour la gravure repousse également cet art à l'âge du fer (2 500-1 600 BP). Les dates de la tradition d'*Okanda* peuvent être corrélés à celles du début de l'extension du B30; mais c'est surtout celles des traditions de Guétandé (50 av. J.-C. - 570 ap. J.-C.) et d'*Otoumbi* (30-530 ap. J.-C.) qui se superposent à l'extension du sud B30, avec Vo qui s'étire maintenant en direction du sud-est.

19. Notamment sur le site de Rivière Denis 1 (Néolithique ancien) et d'Okala (Néolithique récent).

20. Nous devons cette actualisation des données du Gabon à Bernard Clist (communication présentée lors de la journée de l'archéologie gabonaise du 23 avril 2004 à Lyon).

Au nord-ouest, sur le littoral, la culture néolithique du groupe d'*Okala* va perdurer jusqu'à ce que le groupe d'*Oveng* y introduise le fer, de la berge de la baie de Mondah au nord, à Kango au sud. Les premières traces de cette culture sont manifestes aux environs de 50 av. J.-C. et disparaissent vers 530 ap. J.-C. Lorsque la tradition d'*Oveng* apparaît, les langues du B10 n'ont toujours pas atteint les côtes; mais lorsqu'elle commence à disparaître les premiers clans mpongwè sont signalés dans la région de l'estuaire. C'est ici qu'il faut se souvenir que les récits mpongwè mentionnent les Ndiwa, un de leurs clans qui les auraient précédés et qu'ils auraient trouvé sur la côte. C'est précisément à partir du XV^e siècle que les Ndiwa ont commencé à disparaître; aujourd'hui, c'est un clan éteint. En 530 ap. J.-C., la tradition d'*Oveng* disparaît ..., peut-être avec les derniers clans ndiwa.

Comme on considère qu'il y a des affinités entre *Oveng* et *Otoumbi*, une migration à partir de la Lopé est possible. Les Ndiwa seraient les premiers membres du B10-B30 qui aient atteint le littoral nord-ouest. À partir de 1000 ap. J.-C., un autre groupe émerge au nord de Libreville, *Angondjè*. Clist (1995) est le premier à établir une relation entre cette tradition et les Mpongwè. Nous le suivrons sur ce point car la période correspond globalement aux dates calculées pour l'expansion des langues du B10 sur le littoral.

6.3 Génétique de populations

Bien que les analyses génétiques concernant les populations du Gabon soient encore en cours et que les résultats de l'analyse de la variation de l'ADN mitochondrial (matériel génétique transmis uniquement par la lignée maternelle; abrégé ADNmt) obtenus jusqu'à ce jour ne puissent être divulgués – ils feront l'objet d'une publication officielle avant la fin de cette année dans une revue internationale de biologie ou d'anthropologie évolutionnaire –, nous voulons indiquer ici certaines tendances qui se dégagent de manière sûre.

L'analyse de l'ADNmt des ethnies parlant des langues B10 ou B30 retenues dans le cadre du projet « Langues, gènes et cultures bantous » (programmes de recherche OHELL et OMLL du CNRS et de l'ESF) corrobore très nettement les données linguistiques présentées ci-dessus. Le B10 (représenté pour l'instant par les Galwa) et le B30 (représenté par les Tsogo et les Viya) se regroupent sans ambiguïté. Ceci est peut-être le plus surprenant pour les Viya qui sont sur le point de se fondre dans les populations environnantes, notamment les Eshira.

Comment interpréter cette proximité entre les « B10 » et les « B30 », si l'on peut se permettre ce raccourci ? Trois hypothèses sont envisageables. Soit il s'agit d'une réelle parenté génétique ancienne, soit la proximité actuellement observée s'explique comme le résultat d'une convergence plus récente, soit il s'agit d'une combinaison des deux.

D'après certains anthropologues spécialistes du Gabon, les hommes « B10 » épouseraient fréquemment ou auraient fréquemment épousé des femmes « B30 ». Ce type de coutume devrait *a priori* avoir une incidence sur l'évolution des parlers B10, mais ceci ne semble pas être le cas (voir plus bas). Cette piste doit pourtant être mieux explorée. L'analyse de la variation du chromosome Y (transmis

uniquement par la lignée paternelle) permettra probablement de voir plus clair, étant donné que la mobilité des hommes n'est *a priori* pas de même nature que celle des femmes.

Les résultats de ces deux types d'analyses, prenant en compte environ 600 individus du Gabon et correspondant à une quinzaine de populations, sont attendus pour octobre 2004. Les résultats portant sur la totalité des échantillons collectés pour le Gabon (960, y compris 40 Baka de la région de Minvoul au nord du Gabon) devraient être disponibles courant 2005. Insistons enfin sur le fait que les techniques et les méthodes déployées en génétique des populations ont bien évolué depuis les premières publications de Cavalli-Sforza (*i.a.* Cavalli-Sforza 1988) et que par conséquent nous pouvons espérer d'un rapprochement entre linguistique historique, génétique des populations, archéologie, anthropologie culturelle et autres champs disciplinaires une contribution à l'étude de l'expansion des langues et peuples bantous.

Mentionnons enfin une dernière perspective de recherche, ethno-linguistique cette fois-ci, qui pourra apporter encore plus de lumière sur les rapports entre le B10 et le B30. Les auteurs de ce chapitre préparent des travaux sur le lexique des oiseaux (Patrick Mougouama-Daouda) et sur le lexique de la flore (Patrick Mougouama-Daouda et Lolke Van der Veen).

Références

Bahuchet 1989; Bancel 1987; Bastin *et al* 1983; Bastin *et al.* 1999; Blanchon 1991, 1998; Bryant & Moulton 2002, 2004; Cavalli-Sforza *et al.* 1988; Clist 1995; Gauthier 1912; Grégoire 1990, 2003; Grégoire & Janssens 1999; Grégoire & Rekanga 1994; Guthrie 1967-1971; Hombert 1988; Jacquot 1976; Leitch (to appear); Moñino 1995; Mougouama-Daouda 1990, 1995, 1999, (in press); Mougouama-Daouda & Hombert à paraître; Nurse & Philippson 2003a; Oslisly & Peyrot 1992; Oslisly & Fontugne 1993; Perrois 1997; Phillipson 1977; Phillipson & Puech, 1980; Raponda-Walker 1960, 1998; Ratanga-Atoz 1999; Rekanga 2001; Tchen-Damas 1990; Tessières & Dubois 1957; Van der Veen 1991, 1999, 2001, 2003; Van der Veen & Bodinga-bwa-Bodinga 2002; Vansina 1990.